

plus de quoi les remplacer. Les défenseurs des établissemens portugais étaient nés en Asie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens, avaient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs pères. Ils ne conservèrent pas assez de courage pour se faire craindre, en se livrant à tous les excès qui font haïr. C'étaient des monstres familiarisés avec le poison, les incendies, les assassinats. Tous les particuliers étaient excités à ces horreurs par l'exemple des hommes en place. Ils égorgaient les naturels du pays, ils se déchiraient entre eux. Le gouverneur qui arrivait mettait aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or versé à pleines mains, assuraient l'impunité à tous les crimes.

L'île d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique, un Portugais saisit une très-belle femme, et, sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit le dernier des outrages. Un des insulaires, nommé Génulio, ayant armé ses concitoyens, assembla les Portugais, et leur dit : « Les cruels affronts que nous avons
« reçus de vous demanderaient des effets, et non
« des paroles. Cependant, écoutez. Le dieu que
« vous nous prêchez se plaît, dites-vous, dans
« les actions vertueuses des hommes, et le vol, le
« meurtre, l'impudicité, l'ivrognerie, sont vos
« habitudes; tous les vices sont entrés dans vos
« âmes. Nos mœurs et les vôtres ne peuvent s'ac-

« corder. En vain la nature l'avait prévu en nous
« séparant par des mers immenses, vous avez
« franchi ces barrières. Cette audace dont vous
« osez vous enorgueillir est une preuve de la
« corruption de vos cœurs. Croyez-moi, laissez
« en paix des peuples qui vous ressemblent si
« peu; allez habiter avec des hommes aussi fé-
« roces que vous : votre commerce serait le plus
« funeste des fléaux dont votre dieu pourrait nous
« accabler. Nous renonçons pour toujours à votre
« alliance. Vos armes sont meilleures que les
« nôtres; mais nous avons pour nous la justice,
« et nous ne vous craignons pas. Les Itons sont
« d'aujourd'hui vos ennemis déclarés; fuyez leur
« pays, et gardez-vous d'y reparaître. »

Ce discours, qui trente ans auparavant aurait entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montrait le changement des Portugais.

Également détestés partout, ils virent se former une confédération pour les chasser de l'Orient. Toutes les grandes puissances de l'Inde entrèrent dans cette ligue, et pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sébastien, qui, sans l'excès de son fanatisme, aurait été un grand roi, fit partir pour l'Inde Ataïde et tous les Portugais qui s'étaient distingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale était qu'il

xxvii.
Il se forme
une conspira-
tion générale
contre les
Portugais.
Comment
Ataïde la dis-
sipe.

dit le général portugais ; *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, et réprima l'abus le plus nuisible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïsme renaissant, ce beau moment, n'eut de durée que celle de son administration.

xxviii.
État où tombe le Portugal, subjugué par l'Espagne.

Un gouvernement est toujours une machine très-compiquée qui a son commencement, ses progrès et son moment de perfection, lorsqu'il est bien conçu ; son commencement, ses progrès et son moment d'extrême corruption, lorsqu'il est vicieux à son origine. Dans l'un et l'autre cas il embrasse un si grand nombre d'objets, tant au dedans qu'au-dehors, que sa dissolution, amenée, soit par l'imbécillité du chef, soit par l'impatience des sujets, ne peut avoir que les suites les plus effrayantes. Si l'impatience des sujets vient à briser un joug sous lequel ils sont las de gémir, une nation s'avance plus ou moins rapidement à l'anarchie à travers des flots de sang. Si elle arrive insensiblement à ce terme fatal par l'indolence ou la faiblesse du souverain, incapable de tenir les rênes de l'empire, le sang est épargné, mais la nation tombe dans un état de mort. Ce n'est plus qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction, se séparent et se transforment en un amas de vers qui pourrissent eux-mêmes après avoir tout dévoré. Cependant les nations adja-

centes tournent autour, comme on voit dans les campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent sans effort d'une contrée sans défense. Alors les peuples passent sous un état pire qu'au sortir de la barbarie. Les lois du conquérant luttent contre les lois du peuple conquis ; les usages de l'un contre les usages de l'autre ; ses mœurs contre ses mœurs ; sa religion contre sa religion ; sa langue se confond avec un idiome étranger. C'est un chaos dont il est difficile de présager la fin ; un chaos qui ne se débrouille qu'après le laps de plusieurs siècles, et dont il reste des traces que les événemens les plus heureux n'effacent jamais entièrement.

Tel fut le spectacle qu'offrit aux esprits les moins attentifs le Portugal peu après la mort de son roi Sébastien. Le joug espagnol, sous lequel il fallut plier, lui ôta en Europe même ce qu'il avait conservé jusqu'alors d'énergie. Ceux des siens qui étaient nés ou qui s'étaient transportés dans l'Inde furent encore plus découragés. Ils se crurent sans patrie. Quelques-uns se rendirent indépendans. D'autres se firent corsaires, et ne respectèrent aucun pavillon. Plusieurs se mirent au service des princes du pays, et y parvinrent au ministère ou au commandement des armées : tant leur nation avait de supériorité sur celles de l'Asie. Parmi ceux qui pensèrent devoir se soumettre à une domination nouvelle, très-peu parurent décidés par des motifs louables. A l'époque des premières invasions dans ces régions lointaines, un ministère

peu éclairé avait partagé ses conquêtes à des officiers qui ne furent pas mis dans une dépendance assez prononcée d'un chef unique. Chacun d'eux devait fournir aux dépenses de son département, au moyen de la liberté qui lui était accordée d'envoyer annuellement pour son compte à la métropole une quantité déterminée des denrées qui croissaient dans son district, des toiles qui s'y fabriquaient. Le fisc aimait un arrangement qui le soulageait beaucoup, parce que la noblesse servait presque sans aucune solde, dans l'espoir de parvenir à l'un de ces postes lucratifs. Mais ce que les gens sages avaient prévu ne tarda pas à se réaliser. Après les premiers momens d'enthousiasme, la passion de l'or remplaça celle de la gloire. Le soldat se fit marchand. Il n'y eut plus de mœurs dans les cités; il n'y eut plus de subordination dans les camps. Les vaisseaux de guerre ne sortaient plus des rades, ou n'en sortaient que mal équipés. Aucun gouverneur ne pouvait réprimer les vices, et la plupart des gouverneurs étaient corrompus. Les désordres grossirent et se multiplièrent sous la tyrannie ou les lois de la Castille. Si, après tant de malheurs, tant de fautes et tant de crimes, il restait aux Portugais une ombre de grandeur, ils la perdirent lorsqu'une nation libre, éclairée et entreprenante se montra dans l'Inde et leur en disputa l'empire.

xxix.
Quelles sont
les autres

On peut dire que, dans le temps des découvertes que fit le Portugal, les principes politiques

sur le commerce, sur la puissance réelle des états, sur les avantages des conquêtes, sur la manière d'établir et de conserver des colonies, et sur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étaient point encore connus.

causes qui
amènent la
ruine des
Portugais
dans l'Inde.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique pour se rendre aux Indes et en rapporter des marchandises était sage. Les bénéfices que faisaient les Vénitiens par des voies plus détournées avaient excité une juste émulation dans les Portugais; mais une si louable ambition devait avoir des bornes.

Cette petite nation, se trouvant tout à coup maîtresse du commerce le plus riche et le plus étendu de la terre, ne fut bientôt composée que de marchands, de facteurs et de matelots, que détruisaient de longues navigations. Elle perdit aussi le fondement de toute puissance réelle, l'agriculture, l'industrie nationale et la population. Il n'y eut pas de proportion entre son commerce et les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore: elle voulut être conquérante, et embrassa une étendue de terrain qu'aucune nation de l'Europe ne pourrait conserver sans s'affaiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuisait sans cesse en soldats, en matelots, en colons.

Son intolérance religieuse ne lui permit pas d'admettre au rang de ses citoyens les peuples de l'Orient et de l'Afrique; et il lui fallait partout,

et à tout moment, combattre ses nouveaux sujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ses projets de commerce en projets de conquêtes, la nation, qui n'avait jamais eu l'esprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, et quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles sont parvenues, les Portugais n'y pouvaient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lassèrent, et ils ravirent de force aux Indiens ce qu'ils avaient commencé par acheter de ces peuples.

C'est alors qu'on vit en Portugal, à côté de la plus excessive richesse, la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches que ceux qui avaient possédé quelque emploi dans les Indes; et le laboureur, qui ne trouvait pas des bras pour l'aider dans son travail, les artisans qui manquaient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême misère.

Toutes ces calamités avaient été prévues. Lorsque la cour de Lisbonne s'était occupée de la découverte des Indes, elle s'était flattée qu'il n'y aurait qu'à se montrer dans ce doux climat pour y dominer; que le commerce de ces contrées serait une source inépuisable de richesses pour la nation, comme il l'avait été pour les peuples qui jusqu'alors en avaient été les maîtres; que les trésors qu'on y puiserait élèveraient l'état, malgré

les étroites limites de son territoire, à la force, à la splendeur des puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguèrent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des ministres osèrent dire que, pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligerait les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres énerveraient pour jamais le royaume entier; que le gouvernement, entraîné loin de son centre par une ambition démesurée, attirerait par violence ou par séduction les citoyens aux extrémités de l'Asie; que le succès même de l'entreprise susciterait à la couronne des ennemis puissans qu'il lui serait impossible de repousser. Inutilement on entreprit quelque temps après de détromper des hommes sages en leur montrant les Indiens soumis, les Arabes réprimés, les Turcs humiliés, l'or et l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes et leur expérience les soutinrent contre l'éclat imposant des prospérités. Ils ne demandèrent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévastation, la confusion de toutes choses poussées au dernier période. Le temps, ce juge suprême de la politique, ne tarda pas à justifier leurs prédictions.

De toutes les conquêtes que les Portugais avaient faites dans les mers orientales il ne leur reste que Macao, une partie de Timor, Goa, Daman, Diu

xxx.
État actuel
des Portugais
dans l'Inde.

fallait abandonner les possessions éloignées et rassembler ses forces dans le Malabar et aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu'on avait fait trop d'établissemens, il ne consentit pas à les sacrifier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conserver; et, tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrain.* Aussitôt il expédia des secours pour toutes les places menacées, et fit les dispositions nécessaires à la défense de Goa.

Le zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le roi de Cambaie attaqua Chaul, Daman, Baçaim. Le roi d'Achem fit le siège de Malacca. Le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, fit arrêter tous les Portugais qui négociaient à Surate. La reine de Gargopa tenta de les chasser d'Onor.

Ataïde, au milieu des soins et des embarras du siège de Goa, envoya cinq vaisseaux à Surate; ils firent relâcher les Portugais détenus par Agalachem. Treize bâtimens partirent pour Malacca; le roi d'Achem et ses alliés levèrent le siège de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les navires qui portaient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandises. On lui représenta qu'au lieu de se priver du secours des hommes qui monteraient cette flotte, il fallait les garder pour la défense de l'Inde. *Nous y suffirons*, dit Ataïde; *l'état est dans le besoin, et il ne faut pas tromper son espérance.* Cette réponse étonna, et la flotte partit. Dans le temps que la capitale

se voyait le plus vivement pressée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au secours de Cochin, et des vaisseaux à Ceylan. L'archevêque, dont l'autorité était sans bornes, voulut s'y opposer. *Monsieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires; bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais, arrivés d'Europe, firent au siège de Goa des prodiges de valeur. Ataïde eut souvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Plusieurs, malgré ses défenses, sortaient en secret la nuit pour aller attaquer les assiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptait pas si absolument sur la force de ses armes qu'il ne crût devoir employer la politique. Il fut instruit qu'Idalcan était gouverné par une de ses maîtresses qu'il avait amenée à son camp. Cette femme se laissa corrompre, et lui vendit les secrets de son amant. Idalcan s'aperçut de la trahison, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats et de travaux, ce prince, qui voyait ses tentes ruinées, ses troupes diminuées, ses éléphans tués, sa cavalerie hors d'état de servir, vaincu par le génie d'Ataïde, leva le siège, et se retira la honte et le désespoir dans le cœur.

Le brave Ataïde descendit au-dessous de son caractère en corrompant la maîtresse d'Idalcan. Celle-ci resta dans le sien en trahissant son amant. Comment celle qui a vendu publiquement son honneur à son souverain balancerait-

elle de vendre l'honneur de son souverain à celui qui saura mettre un prix proportionné à sa perfidie ? Si une femme était capable d'inspirer de grandes choses à son roi, elle aurait assez d'élévation dans l'âme pour dédaigner de devenir sa courtisane ; et lorsqu'elle se résoudra à accepter ce titre avilissant, lorsque peut-être elle sera assez lâche pour s'en tenir honorée, que peut en attendre la nation ? La corruption des mœurs de son amant, la corruption des mœurs de ses favoris, la déprédation du fisc, l'élévation des hommes les plus ineptes et les plus infâmes aux places les plus importantes, la honte d'un long règne. Souverains, un homme de mœurs austères vous interdirait toute liaison illicite ; mais si vos pénibles fonctions sollicitent notre indulgence, du moins que votre vice soit couvert par de grandes vertus. Ayez une maîtresse, s'il faut que vous en ayez une ; mais qu'étrangère aux affaires publiques, son district soit restreint à la surintendance momentanée de vos amusemens.

Ataïde vole sur-le-champ au secours de Chaul, assiégée par Nizamaluc, roi de Cambaïe, qui avait plus de cent mille hommes. La défense de Chaul avait été aussi intrépide que celle de Goa. Elle fut suivie d'une grande victoire qu'Ataïde, à la tête d'une poignée de Portugais, remporta sur une armée nombreuse et aguerrie par un long siège.

Ataïde marcha ensuite contre le zamorin, le battit, et fit avec lui un traité par lequel ce prince

s'engageait à ne plus avoir de vaisseaux de guerre.

Telle fut la fin désastreuse d'une conspiration ourdie avec beaucoup de concert, d'art et de secret contre des usurpateurs insolens et oppresseurs. On gémit de la défaite de tant de peuples, et l'on souhaiterait que les talens, que les vertus d'Ataïde eussent été employés dans une meilleure cause. Pour concilier l'admiration qu'inspire ce héros avec la liberté des Indes, je lui désirerais une mort glorieuse.

Les Portugais redevenaient dans tout l'Orient ce qu'ils étaient auprès d'Ataïde. Un seul vaisseau, commandé par Lopès-Carasco, se battit pendant trois jours contre la flotte entière du roi d'Achem. Au milieu du combat on vint dire au fils de Lopès que son père avait été tué : *C'est, dit-il, un brave homme de moins ; il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaisseau, et, traversant en vainqueur la flotte ennemie, se rendit devant Malacca.

On retrouvait alors dans les Portugais ces autres vertus qui suivent le courage : tant est puissant sur les nations, même les plus corrompues, l'ascendant d'un grand homme. Thomas de Souza venait de faire esclave une belle femme, promise depuis peu à un jeune homme qui l'aimait. Celui-ci, instruit du malheur de sa maîtresse, alla se jeter à ses pieds et partager ses fers. Souza fut témoin de leur entrevue : ils s'embrassaient, ils fondaient en larmes. *Je vous affranchis, leur*